



**HAL**  
open science

# Rebelles, contestataires et révoltés dans les Métamorphoses d'Ovide

Edith Maillot

► **To cite this version:**

Edith Maillot. Rebelles, contestataires et révoltés dans les Métamorphoses d'Ovide. Figures antiques de la transgression, TAntALE (ENS Lyon), Nov 2019, Lyon, France. hal-04142397

**HAL Id: hal-04142397**

**<https://hal.science/hal-04142397>**

Submitted on 19 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Rebelles, contestataires et révoltés dans les Métamorphoses d'Ovide*

Je commencerai cette communication par ces quelques mots tirés de l'Œdipe-Roi de Sophocle et prononcés par le chœur lors du deuxième stasimon (v. 883-893) :

« Quiconque, en actions ou en paroles, s'est engagé sur la voie du mépris,  
sans aucune crainte de la Justice,  
sans aucun respect des lieux sacrés,  
puisse-t-il être la proie d'un destin cruel,  
en châtement de son fol orgueil,  
dès lors qu'il ne pense qu'à des gains malhonnêtes,  
qu'il prend le chemin de l'impiété  
ou qu'il attente à l'inviolable, pure folie !  
En de tels agissements, qui pourrait, avec la meilleure volonté,  
Se prémunir des coups qui guettent son existence ? »

Voilà une leçon de sagesse dont les personnages rebelles, contestataires et révoltés des Métamorphoses d'Ovide auraient mieux fait de se souvenir avant d'oser défier l'autorité suprême des dieux ou, pour reprendre les mots du chœur d'Œdipe-Roi, avant de « prendre le chemin de l'impiété » et d'« attenter à l'inviolable » ! Or, ce motif est récurrent dans les récits de métamorphose d'Ovide : une divinité, irritée par le comportement d'un mortel ou d'un groupe de mortels, le/les transforme en animaux dont la forme rappelle sa/leur perversité.

Ainsi, le processus observé d'un bout à l'autre de ce type de récits est toujours le même : à l'ὕβρις ou au « fol orgueil » des hommes (lequel se manifeste le plus souvent par des paroles de vanité adressées aux dieux qui ne peuvent que s'en offusquer et en prendre ombrage) répond le « châtement » divin, c'est-à-dire la νέμεσις infligée par ces derniers, laquelle prend en général la forme d'une métamorphose avilissante et dégradante pour le corps humain qui se voit prendre l'apparence d'un animal. Autrement dit, du début à la fin, tout n'est que transgression, franchissement de limites et défi lancé aux lois de la nature. Les exemples de remise en cause de la part des hommes, qui contestent l'écrasante domination des dieux, ne manquent pas dans l'œuvre ovidienne, et Ovide semble même prendre un certain plaisir à les rapporter : par exemple, Lycaon, le roi d'Arcadie, ose servir de la chair humaine à Zeus pour mettre sa divinité à l'épreuve (I, v. 218-239) ; le chasseur Actéon prétend être plus habile que Diane elle-même, qui, irritée par son insolence, profite de ce qu'il l'a surprise au bain pour le changer en cerf et le faire dévorer par ses propres chiens (III, v. 138-252) ; Penthée, le roi de

Thèbes, s'oppose pour sa part à l'instauration du culte de Dionysos sur ses terres, il est même surnommé « l'homme qui méprise les dieux » (*contemptor superum*) : Dionysos le punit en le faisant massacrer par les femmes de Thèbes, prises de délire bacchique (III, v. 511-733) ; les Cercopes, gnomes à la langue bien pendue, finissent eux aussi par être transformés en singes par Zeus pour prix de leurs moqueries (XIV, v. 91-100).

Pour aujourd'hui, notre corpus se limitera à l'étude de trois cas précis : Pallas et Arachné (VI, v. 1-145) ; Latone et les paysans de Lycie (VI, v. 313-381) ; Vénus et les compagnons de Diomède (XIV, v. 483-511). L'objectif de cette communication sera triple. Il s'agira d'abord de dresser le portrait-robot de ces personnages rebelles, qui, par nature, ont un caractère à transgresser, c'est-à-dire à « passer outre » la loi ; nous verrons ensuite comment le discours qu'ils adressent aux dieux – rapportés de manière directe ou sous forme de discours narrativisé – sont des monuments d'ὄργη où l'acte transgressif se traduit par l'usage d'une rhétorique de la transgression, dans la langue ovidienne elle-même ; enfin, nous montrerons que la métamorphose de ces malheureux (en araignée, grenouilles et oiseaux) relève cette fois-ci d'une transgression physique, passant par la transformation en animal qui les déshumanise en profondeur mais dont un élément en particulier rappelle pourtant leur ancien statut, comme si les dieux cherchaient à laisser en eux une trace tangible de leur infâmie.

Tout d'abord, ces personnages qui offusquent les divinités ont tous un point commun : une capacité à se révolter, c'est-à-dire un caractère proprement subversif – à l'image peut-être d'Ovide lui-même, dont l'œuvre est en apparence écrite à la gloire d'Auguste mais dans laquelle on trouve en filigrane des « dissidences », pour reprendre le titre de l'ouvrage critique de Jean-Pierre NERAUDAU<sup>1</sup>. Cela explique sans doute la sympathie du poète pour ces personnages rebelles et aptes à remettre en cause l'ordre établi.

- 1) Le premier cas exemplaire de notre corpus est celui d'Arachné auquel Ovide consacre une longue section au début du livre VI de ses *Métamorphoses* (v. 1-145). Ainsi la jeune fille ne cache-t-elle pas sa colère lorsqu'on ose la reconnaître comme étant l'élève de Pallas : « On reconnaissait qu'elle avait été instruite par Pallas. Mais cela, elle-même le nie et offensée à cause d'une si grande maîtresse, elle dit : "Qu'elle lutte avec moi ; vaincue, il n'est rien que je ne refuserais." » Le défi à Pallas est lancé, au subjonctif présent (*Certet mecum*), dès le v. 25 : Arachné revendique son autonomie,

---

<sup>1</sup> Cf. NERAUDAU, J.-P., *Ovide ou les dissidences du poète : Métamorphoses, livre XV (Aristée)*, Paris 1989.

elle s'offusque – ce que traduit l'emploi du participe passé *offensa* (v. 24) – de ce que l'on puisse penser d'elle qu'elle n'a pas appris, seule, l'art du tissage. Le problème est, qu'en voulant défier la déesse et en lui proposant un duel (le verbe *certare* signifie précisément « chercher à obtenir l'avantage sur quelqu'un en luttant »), Arachné reconnaît paradoxalement la toute-puissance de celle qu'elle compte affronter. Certes, elle veut s'affirmer et être acclamée plus grande tisseuse du monde, mais elle n'a pas d'autre choix que de professer la supériorité de Pallas pour rester en vie ! En fait, son combat contre la déesse est perdu d'avance, « elle court à sa perte » (*In sua fata ruit*, v. 51), et elle le sait pertinemment puisqu'elle emploie elle-même le participe passé *uicta* (v. 25). Elle connaît parfaitement le risque qu'il y a à vouloir transgresser les lois. Comme le dit Anne CREISSELS dans un article consacré à la reconnaissance de l'art féminin :

Débordant du cadre, repoussant les limites, dans un processus de métamorphose avant sa métamorphose, Arachné est en effet monstrueuse avant même d'avoir été rendue monstre, araignée. Elle incarne le danger qu'il y aurait à bousculer la hiérarchie, à franchir la limite qui sépare les humains des dieux.<sup>2</sup>

Pourtant, Arachné, aveuglée par son « fol orgueil », s'obstine à tenir tête à Pallas. Comme l'explique Françoise FRONTISI-DUCROUX :

La faute d'Arachné nous ramène une fois de plus à l'hybris, cet excès d'orgueil qui insupporte les dieux<sup>3</sup>.

Lorsque Pallas se présente à Arachné sous les traits d'une vieille femme afin de la mettre en garde et de la faire taire, Arachné persiste malgré tout dans son ὕβρις. Comme le rapporte Ovide, « elle jette sur [la déesse] des regards farouches » (*Aspicit hanc toruis*, v. 34 : l'adjectif *toruus* signifie précisément « qui regarde de travers », la dernière chose à faire en présence d'une divinité !) et même après que Pallas a révélé sa véritable identité, « seule la jeune fille n'est pas terrifiée » (*Sola est non territa uirgo*, v. 45). Le poète précise aussi qu'elle est animée par « un sot désir de victoire » (*stolidae cupidine palmae*, v. 50 : on note une hypallage sur l'adjectif *stolidae*) et que Pallas veut la punir pour « ses actes d'audace si furieux » (*tam furialibus ausis*, v. 84).

---

<sup>2</sup> CREISSELS, A., « L'ouvrage d'Arachné. La résistance en œuvre de Ghada Amer à Louise Bourgeois », *Images Re-vues* [en ligne] 1, 2005, p. 2.

<sup>3</sup> FRONTISI-DUCROUX, F., *L'homme-cerf et la femme-araignée, figures grecques de la métamorphose* (Paris, Éditions Gallimard, 2003), p. 250.

- 2) L'histoire des paysans de Lycie est un peu différente (VI, v. 313-381). D'une part, le rapport de force est inversé : ici, c'est la déesse assoiffée qui est en position de suppliante, et non les hommes. En effet, elle se présente comme telle au v. 352 (« Je vous le demande en suppliant », *supplex peto*) et parle même de « langage minoré pour une déesse » au v. 368 (*uerba minora dea*). D'autre part, s'il n'y a pas de provocation ouverte à l'égard de Latone, en revanche, l'opposition des paysans lyciens est toujours frontale et consiste principalement à lui interdire l'accès à l'étang. Le verbe *uetare* (qui signifie « défendre ») est employé deux fois dans le même vers (v. 348, *uetat* ; *uetantis*), et on relève la répétition du verbe *prohibere* (qui veut dire « empêcher ») au v. 349 (*Quid prohibetis aquis ?*) et au v. 361 (*Hi tamen orantem perstant prohibere*). Les paysans sont d'autant plus blâmables que Latone n'est pas seule : elle porte dans ses bras Apollon et Diane, les enfants qu'elle a eus de Jupiter. La question rhétorique posée par Ovide, « Qui n'aurait pu être ému par les douces paroles de la déesse ? » (*Quem non blanda deae potuissent uerba mouere ?*, v. 360), laisse entendre que le poète ne cautionne pas le comportement des manants. Leur ὑβρις vient surtout du fait qu'ils « persistent » (*perstant*, v. 361) dans leur refus et leur toute-puissance, alors même que Latone s'est abaissée jusqu'à leur demander à boire et tente de les fléchir par des supplications. Ainsi profitent-ils de la faiblesse de la divinité pour affirmer, par contraste, leur supériorité, ce qui est une manière encore une fois de transgresser l'ordre du monde.
- 3) Vient ensuite le cas des compagnons de Diomède, et plus particulièrement d'Acmon, le semeur de troubles (XIV, v. 483-511). Le poète prend soin, au v. 485, de préciser qu'il est « d'un naturel bouillant » (*feruidus ingenio*) mais aussi « encore exaspéré par les malheurs » (*tum uero et cladibus asper* : le mot *clades* peut désigner en particulier une défaite militaire). Le terrain est donc miné d'avance car non seulement, Acmon a toutes les qualités requises pour tenir tête à la déesse (l'emploi du mot *ingenium* insiste sur le fait que sa capacité à s'emporter est innée chez lui), mais en plus, il est exaspéré par toutes les souffrances que lui et ses compagnons endurent (ce que traduit bien l'emploi du groupe nominal *patientia uestra*, « votre patience », au v. 486) à cause de l'acharnement et de la « haine » de Vénus (*odium illius*, v. 492) contre eux (elle a en effet été blessée par Diomède lors de la guerre de Troie et sa rancune est tenace). En entendant le discours d'Acmon, certains y trouvent leur compte (« Un petit

nombre approuve ce langage. », *Dicta placent paucis*, v. 496) tandis que la majorité – dont le narrateur – le réprimande, par peur des représailles (« Nous sommes une majorité d'amis à faire à Acmon des reproches. », *numeri maioris amici Acmona corripimus*, v. 496-497).

Ayant donc une tendance naturelle à contester la toute-puissance des dieux et un caractère enclin à la rébellion, c'est tout naturellement que ces personnages rebelles adressent des discours pleins d'ὄργη aux divinités dont il conteste l'autorité suprême. La parole sert alors à défier les dieux, elle est au cœur des enjeux de pouvoir entre les dieux et les hommes qui en usent autant les uns que les autres. Mais tandis que le discours des dieux se veut – avant qu'ils ne soient offensés par les hommes – pacifique (Pallas, déguisée en vieille femme, cherche à avertir Arachné des risques qu'elle court en se comportant ainsi ; Latone prend la posture de la suppliante), celui des hommes est d'emblée agressif et témoigne de leur volonté de résistance à la puissance divine.

- 1) Nous l'avons vu, Arachné lance des défis à Pallas : elle veut en effet se mesurer à elle (d'où l'emploi du verbe *certare* au v. 25 et du substantif *certamen* au v. 42, repris par Pallas elle-même au v. 52). Surtout, Arachné revendique sa pleine autonomie par rapport à la déesse : « J'ai assez de sagesse en moi. » (*Consilii satis est in me mihi*, v. 40). La proximité des pronoms personnels de première personne du singulier (*me*, *mihi*) est une preuve supplémentaire de son ὄργη : Arachné se conçoit comme son propre demiurge, ce qui est une faute à l'égard des dieux. En affirmant qu'elle est capable de s'en sortir seule, elle remet en cause la divinité de Pallas. Les deux questions finales (v. 42) sonnent comme une provocation ouverte à l'encontre de la déesse : « Pourquoi ne vient-elle pas en personne ? Pourquoi esquivet-elle cette joute ? » (*Cur non ipsa uenit ? cur haec certamina uitat ?*) C'est encore un défi lancé à Pallas : une nouvelle fois, Arachné montre en parole sa volonté de résister.
- 2) Les paysans de Lycie emploient quant à eux un langage très outrancier : ils utilisent des « menaces » (*minasque*, v. 361), et comme si cela ne suffisait pas, insultent la déesse (« et ils ajoutent encore des injures », *conuiciaque insuper addunt*, v. 362). L'adverbe *insuper* vient confirmer encore une fois le caractère excessif des propos tenus par les personnages ainsi que le plaisir qu'ils prennent à outrager la déesse. En outre, aux paroles de mépris adressées à Latone s'ajoutent les gestes. Le complément circonstanciel

de moyen *saltu maligno* (v. 365, « d'un saut méchant ») résume à lui seul la perfidie des manants, qui s'amuse en effet à soulever la vase de l'étang pour empêcher Latone d'en boire l'eau. Loin d'honorer la divinité, ils l'humilient, bien au contraire, et font preuve de violence verbale et morale à son égard.

- 3) Le discours d'Acmon est le plus violent des trois. Il est rapporté de manière directe. Acmon dit clairement « mépriser la haine » de Vénus (le verbe *spernimus* est en rejet au v. 493) et affiche sa toute-puissance avec l'expression « un grand pouvoir » (*magna potentia*, v. 493). Il a recours à l'hyperbole : on relève un comparatif (*peiora*, v. 488) et deux superlatifs avec leurs compléments au génitif (*pessima rerum*, v. 489 ; *summa malorum*, v. 490) ; certaines tournures semblent dire que lui et ses compagnons ne peuvent connaître de malheurs plus grands : *Quid superest quod...* (v. 486) ; *quid habet... quod ultra... faciat* (v. 487-488 : on note la relative au subjonctif qui marque la conséquence). Il emploie aussi un vocabulaire très imagé, avec des formules frappantes : *Est locus in uulnus* (v. 489 : mot à mot, « il y a de la place pour la blessure ») ; *Sub pedibus timor est* (v. 490 : mot à mot, « la crainte est sous les pieds ») ; *securaque summa malorum* (v. 490 : mot à mot, « le comble du malheur est en sûreté »). Il ne craint pas la déesse et refuse de s'incliner devant sa colère, totalement arbitraire (Ovide précise en effet que Vénus agit « selon son bon vouloir », *uelle puta*, au v. 438). Comme Arachné avec Pallas, Acmon lance un défi à Vénus, au subjonctif présent : *Audiat ipsa licet* (v. 491 : « Que [Vénus] elle-même m'entende, j'y consens ! »). Malheureusement pour lui, chaque fois qu'un mortel franchit la limite à ne pas dépasser, le châtement divin n'est plus très loin !

En effet, la parole outrancière est toujours punie par les dieux. Comme le dit très bien Jean-François MATTEI :

À l'*hybris*, qui est une brutale dilatation de l'orgueil, répond aussitôt la *nemesis*, une rétractation tout aussi violente de l'excès<sup>4</sup>.

Le plus souvent, ces défis conduisent leurs auteurs à la punition divine, qui consiste essentiellement en une métamorphose avilissante pour eux. Cette métamorphose s'accompagne en général d'une perte du langage (c'est le cas de Lycaon et des Cercopes, par exemple, et pour notre corpus, d'Acmon) : privés du pouvoir de parler, les mortels se voient en partie déshu-

---

<sup>4</sup> MATTEI, J.-F., *Le sens de la démesure. Hybris et Dikè* (Cabris, Éditions Sulliver, 2009), p. 36.

manisés. Car c'est à une nouvelle forme de transgression que nous assistons, au « franchissement d'une autre limite, celle qui sépare les hommes des animaux », pour reprendre les mots d'Anne CREISSELS<sup>5</sup>, d'autant que la nouvelle forme obtenue est parfois difficile à identifier. Avec la métamorphose, l'être métamorphosé est à la fois le même et l'autre, et la frontière entre identité et altérité est toujours tenue.

- 1) La métamorphose d'Arachné est particulièrement spectaculaire. Elle résulte d'un adoucissement de peine de la part de Pallas, qui, pour l'empêcher de se pendre, la transforme en araignée et la condamne à travailler le fil auquel elle s'est pendue. La métamorphose semble très rapide : le v. 141 règle le sort des parties supérieures de la tête (*comae... et naris et aures*) ; les v. 142-143 insistent quant à eux sur la petitesse corporelle (*caput minimum, parua, exiles digiti*) ; la première partie du v. 144 accorde une large place au ventre, qui constitue lui-même la majeure partie du corps de l'araignée (*cetera uenter habet*) ; la fin du v. 144 et le v. 145 sont consacrés à l'activité de tisseuse d'Arachné devenue araignée, seul point commun entre l'ancienne et la nouvelle forme : le mot *stamen* est en rejet au v. 145 et fait écho au mot *telas*, situé à la fin de vers. Ce vers énonce pourtant un paradoxe que souligne l'utilisation du singulier et du pluriel : comment la nouvelle Arachné peut-elle tisser « ses anciennes toiles » (*antiquas telas*) à partir d'un seul « fil » (*stamen*) ? De fait, un seul fil ne permet pas de faire un vrai tissage. Aussi le châtiment de Pallas est-il double : non seulement elle enlève à Arachné son humanité, mais en plus, elle lui retire ce pour quoi elle s'est tant battue, à savoir sa réputation de plus grande tisseuse au monde. L'humiliation est donc totale.
- 2) Avec la métamorphose des paysans lyciens en grenouilles, Ovide insiste surtout sur la perpétuation de la perfidie et du langage outrancier des manants. Leur nouvelle forme révèle même encore plus leur méchanceté, elle vient confirmer leur perfidie. Le poète qualifie leurs « langues » de « honteuses » (*turpes...linguas*, v. 374-375) et l'ablatif absolu *pulso pudore* (v. 375, « ayant chassé (toute) pudeur ») met en avant leur effronterie. Leur voix se trouve altérée, elle est devenue « rauque » (*rauca*, v. 377), et surtout, ces « nouvelles grenouilles » (v. 381, *nouae...ranae*) continuent de parler mal : « querelles » (v. 375, *litibus*), « injurier » (v. 376, *maledicere*), « injures » (v. 378, *conuicia* : le mot a déjà été employé au v. 362, effet de bouclage qui permet au poète de souligner

---

<sup>5</sup> CREISSELS, A., *art. cit.*, p. 2.

une nouvelle fois la permanence entre l'ancienne et la nouvelle forme des paysans). Si ces grenouilles ne sont pas privées de parole, en revanche, les propos qu'elles contiennent à tenir, et surtout « sous les eaux » (*sub aqua* est répété deux fois de suite au v. 376, dans la subordonnée et dans la principale), confirment leur laideur intérieure et leur étroitesse morale.

- 3) Quant à Acmon, il perd brutalement l'usage de la parole au moment même où il veut répondre au groupe des compagnons qui le désapprouve. De fait, c'est logiquement dans sa voix qu'il est frappé en premier car c'est par elle qu'il a outragé Vénus. Celle-ci vient donc tout naturellement mettre fin à son discours provocateur en rétrécissant le chemin qu'il a emprunté (*Vox pariter uocisque uia est tenuata*, v. 498). Puis la métamorphose s'étend de la tête aux pieds d'Acmon : dans tout le récit, Ovide mêle très étroitement le champ lexical du corps humain (*comaeque*, v. 498 ; *colla*, v. 499 ; *pectoraque et tergum... brachia*, v. 500 ; *pedis digitos... oraque*, v. 502) et celui de l'oiseau (on note le polyptote *plumas / plumis*, v. 499 ; *pennas*, v. 500 ; *alas*, v. 501). Vient ensuite la métamorphose des autres compagnons de Diomède, qui tient cette fois-ci en trois mots : *eamdem / accipiunt faciem* (v. 505-506). Le seul point sur lequel insiste le poète, c'est l'envol collectif de ces oiseaux (*subuolat... circumuolat*, v. 507). Plus intéressante est la fin du récit. De fait, par la voix de Diomède – qui monopolise la parole depuis le v. 464 –, Ovide s'interroge sur la nature et la « forme de ces oiseaux mystérieux » (*uolucrum ... dubiarum forma*, v. 508). Or, le mystère demeure : la périphrase du v. 509 (*ut non cygnorum, sic albis proxima cygnis* : « sans être celle des cygnes blancs, elle s'en rapproche beaucoup ») ne nous permet pas de définir clairement la nature de ces oiseaux, ce qui vient confirmer le fait qu'une fois de plus, Ovide se joue de nous par un tour de langue audacieux. Si lui ne peut nommer la nature de ces oiseaux, qui d'autre pourrait le faire ?

On voit donc comment, à travers ces trois cas d'étude, l'acte transgressif lui-même trouve d'abord une explication dans le caractère rebelle et la volonté de résistance à la puissance divine qui animent tous ces personnages. Arachné, les paysans de Lycie et Acmon sont tous de nature rétive, prêts à tenir tête aux divinités. Mais s'opposer à elles revient malheureusement à s'attirer leur foudre : effectivement, à la méchanceté des hommes répond immédiatement, comme en effet boomerang, la cruauté des dieux qui décident de les métamorphoser en animaux pour les punir. Cependant la défaite des mortels n'est pas totale : les priver de parole et

les transformer en des formes dégradantes ne fait pas des dieux des héros, bien au contraire. Cela souligne davantage leur faiblesse car ils sont obligés d'abuser de leurs pouvoirs pour se faire respecter des hommes. De plus, malgré les châtements divins, quelque chose de la parole séditeuse demeure, aussi bien chez les paysans de Lycie, par les propos outranciers qu'ils continuent à tenir sous l'eau, une fois qu'ils ont été changés en grenouilles, que chez les compagnons de Diomède, qui, relayé par le narrateur du poème-lui-même, se fait en quelque sorte leur porte-parole en racontant leur triste sort.